

## Michel Bousseyroux

### Le devoir d'interpréter, de Freud à Lacan \*

Certains ici se rappellent les Journées de l'EPFCL sur la « Clinique de la vie amoureuse » qui eurent lieu à Toulouse en juillet 2003. Quatorze ans après, le Conseil d'orientation de notre École a eu l'heureuse idée de proposer que les Journées de l'EPFCL-France se fassent les 25 et 26 novembre 2017 en notre ville rose. Nous serons donc heureux de vous accueillir nombreux au centre de congrès Pierre-Baudis. Le thème proposé intéresse au plus haut point les psychanalystes, puisqu'il les convoque en ce point de l'acte où l'interprétation engage la responsabilité de l'analyste et conditionne l'issue de la cure.

Dès le début de la psychanalyse, l'interprétation, la *Deutung* est au cœur de la technique et de la doctrine freudiennes. L'interprétation pour Freud est lecture, traduction. Il s'agit pour lui de lire le sens latent dans le dire et les conduites du sujet, ce sens latent concernant un conflit défensif et en dernier ressort un désir inconscient. L'interprétation peut être ou non communiquée au patient et Freud précise en 1911 <sup>1</sup> les règles de son manie-ment au cours de l'analyse. Puis, après les succès de l'interprétation du début, il va se rendre compte de ses échecs, de ses limites, et va proposer en 1937 <sup>2</sup>, à côté de l'interprétation, la notion de construction en analyse, déjà présente en 1919 avec la construction du fantasme « On bat un enfant ».

Est-ce à dire que là où l'interprétation échoue la construction en analyse ait à faire advenir le dire oublié ? Mais qu'advient-il de la construc-tion chez Lacan ? Peut-on dire qu'il déplace la construction du lieu de l'ana-lyse vers celui de la passe ? Ce qui fait preuve dans la passe relève-t-il de la construction ou bien de l'interprétation ? Et ne pourrait-on dire que ce qui tient lieu de la construction pour Lacan c'est la topologie ? Et que l'inter-prétation que Freud pense avec la construction, Lacan la pense avec la topologie ?

Cela dit, on peut affirmer que Freud a pratiqué l'apophantique et l'équivoque. Trois ou quatre exemples. On connaît l'interprétation culottée de Freud déclarant au petit Hans, lorsqu'il le rencontre avec son père, « Bien

avant que tu viennes au monde, j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait forcé d'avoir peur de son père », et son effet d'oracle qui fit qu'au sortir de cette séance Hans demanda à son père : « Le Professeur parle-t-il avec le bon Dieu pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance ? » Comme dire apophantique dont l'affirmation *ex-siste* à toute proposition vérifiable, on ne fait pas mieux : pour Hans, qui à partir de là se mit à aller mieux, elle eut pour effet de mettre à sa place, comme le dira Lacan de l'apophantique <sup>3</sup> dans *Autres écrits*, la fonction propositionnelle  $\Phi x$ , la fonction castration. Très très tôt aussi, dès ses *Études sur l'hystérie*, avec Élisabeth von R. et Cécile M., Freud a perçu l'importance de l'équivoque, des assonances, du trait d'esprit et du jeu de mots. Je passe sur l'équivoque prise au vol de *l'Espe* de l'Homme aux loups. Déjà, en 1905, avec Dora, Freud accorde à l'équivoque un rôle décisif. À propos du premier rêve de Dora, le rêve de l'incendie <sup>4</sup>, dans une note de *Cinq psychanalyses*, il se dit surpris, effaré, *stutzig*, par les mots du récit du rêve qui, dit-il, *klingen mir zweideutig*, le « sonnent avec un sens double. Ils sont dans le cours des associations, comme un *Wechsel*, un changement, un commutateur. Quand on met l'aiguillage autrement, on arrive à la voie, au rail sur lequel se meuvent les pensées cherchées et encore oubliées derrière le rêve ».

Ce rail, dira Lacan en 1973 dans sa « Postface » au *Séminaire XI*, est « *l'objet a* tel [qu'il l'écrit] c'est lui le rail par où en vient au plus-de-jouir ce dont s'habite, voire s'abrite la demande à interpréter <sup>5</sup> ». C'est ce que fait d'ailleurs Freud, il interprète la demande, son dire dans le rêve qui est d'éteindre le feu de la boîte à bijoux en mouillant le lit. Lacan introduit dans la question de l'interprétation la fonction de l'écrit, qui est de frayer la voie par où le train du désir roule pour un plus-de-jouir. En faisant entrer en jeu la fonction de l'écrit, comme tel « pas-à-lire », dans l'interprétation en tant que dire apophantique, Lacan veut la séparer de tout métalangage qui dirait, comme l'Évangile, ce que la parole dit en vérité. Ce n'est pas ce que la parole dit qui est à lire, c'est ce qu'elle ne dit pas et ne saurait dire, quel que soit le temps que prend le voyage pour aller à Cracovie ou à Lemberg, quel que soit le temps laissé pour dire par la séance. Car ce que la parole ne dit pas et qui est à interpréter court sur le rail que l'objet cause écrit mine de rien, sans faire proposition.

Loïn de vouloir formuler ou reformuler, loïn de vouloir faire proposition, l'interprétation se doit, pour Lacan, de faire allusion, équivoque, énigme, signe, oracle. Et c'est pourquoi il privilégie la coupure interprétative, qui, comme il le dit dès 1953 <sup>6</sup> à propos de son usage de la séance courte, brise le discours pour accoucher la parole du réel qu'elle porte. Le choix qu'a fait très tôt Lacan, puisqu'en 1951 il est venu s'en expliquer dans une

conférence faite à la SPP<sup>7</sup>, de ne pas obéir au standard de l'IPA imposant pour la séance la norme d'une durée figée de quarante-cinq à cinquante minutes, en se donnant la possibilité de la raccourcir, a été décisif, car il a ouvert à l'analyste la voie de l'acte. J'aime imaginer que cette idée, que ce choix de pratiquer des séances courtes a été inspiré à Lacan par son expérience hors du divan de Loewenstein, au congrès international de l'IPA à Marienbad où, en 1946, Ernest Jones, n'y tenant plus, avait coupé au bout de dix minutes son exposé intempestif sur le stade du miroir. Peut-être – c'est une pure hypothèse qu'il me plaît de hasarder – que sans cette *tuchê* avec la coupure au moment où il se séparait de son analyste, Lacan n'aurait pas inventé sa pratique des séances courtes – car ça ne s'invente pas sans qu'on se soit cogné à son effet de réel –, pratique sur laquelle il n'a jamais cédé et sans laquelle il n'aurait jamais pu désengrener l'interprétation de sa prise dans un métalangage qui vient boucher ce que l'analysant ne peut pas dire.

Certes, toute fin de séance, toute levée de séance ne fait pas coupure. Et toute coupure ne fait pas interprétation. La question est de savoir, quand elle fait coupure, avec quoi elle coupe, ce qu'elle sépare, déleste. Puis est aussi venue, avec le nœud que fait le dire, la question de l'interprétation comme épissure ou raboutage qui modifie, défait, refait le nouage.

Il faut bien voir qu'il y a chez Lacan un effort, une volonté déterminée à penser l'interprétation avec la topologie. Il est déterminé à rendre compte de l'efficace de l'interprétation au moyen de la topologie. C'est ainsi que Lacan a d'abord pensé l'interprétation-coupure : avec la topologie du tore de la névrose, dont très tôt il s'est servi pour montrer l'articulation de la demande et du désir dans la névrose. Il l'explique précisément dans « L'étourdit » : le dire de l'interprétation opère une coupure sur la surface du tore. Son efficace consiste à résoudre les tours de la demande, qui ne se ferment pas, la demande comme telle étant sans fin, en les appareillant au tour double du désir autour du trou axial du tore. L'interprétation de la demande est efficace pour autant qu'elle opère une coupure du tore névrotique selon un trajet qui suit ce double tour du désir qui en s'appareillant aux tours de la demande permet à la demande de se boucler. Ce type d'interprétation-coupure est donc une opération sur la demande. Du fait de cette coupure fermée, elle modifie la position du névrosé dans son rapport à son fantasme. Car cette coupure fait chuter du tore une bande bilatère que Lacan identifie au support-surface de l'objet *a*.

Il n'est pas inconcevable d'identifier les deux bords de cette bande au rail auquel Lacan, dans sa « Postface » au *Séminaire XI*, fait correspondre l'écriture de l'objet *a*, dans sa fonction d'écrit – on pourrait dire aussi dans

sa fonction de frayage et d'aiguillage vers la passe. Tant et si bien que le devoir d'interpréter, en tant que Lacan le fait porter sur le dire de la demande, me paraît être à comprendre avec la conception topologique qu'il en propose un an plus tôt, en juillet 1972 dans « L'étourdit », où il parle du « double tour de l'interprétation <sup>8</sup> ». Interpréter la demande implique que soit fait deux fois le tour du vide médian du désir. Le devoir d'interpréter concerne le devoir d'opérer la coupure fermée du tore de la névrose à même de faire chuter l'objet *a*, cette chute, précise Lacan, démontrant le sujet n'être qu'*ex-sistence* à la coupure dont il résulte. C'est cette *ex-sistence* qui est dire *et qui le prouve*. Il est également clair, à lire ce texte de « L'étourdit », que ce double tour de l'interprétation conditionne la possibilité de la fin d'analyse. L'analyste a donc le devoir de frayer la voie qui porte le sujet à l'*ex-sistence* du dire, soit à ce qui est en jeu dans la passe. Le devoir d'interprétation engage la finitude de l'analyse, la possibilité de sa fin.

Dès qu'il est entré dans son exploration du nœud borroméen, Lacan s'est encore reposé la question de l'interprétation, de ses moyens, de ses effets et de sa visée. Il s'agit alors pour lui de penser l'interprétation avec le borroméen, avec les questions que le borroméen lui pose. On sait qu'il en est venu à donner au symptôme la consistance de la quatrième corde qui noue ensemble le réel, le symbolique et l'imaginaire. C'est ainsi qu'il est amené à penser l'équivoque interprétative comme une mise en résonance de la corde du symptôme avec celle de l'inconscient. Il envisagera par la suite l'interprétation en termes de suture et de raboutage au niveau d'un lapsus du nœud, et donc de coupure, puisque pour suturer ou rabouter un brin de ficelle il faut d'abord y opérer une coupure. Le mathématicien John Horton Conway appelle, dans la chirurgie des nœuds, « flip » cette opération qui permet de modifier un nœud en « flipant » un de ses croisements (le flip consiste à transformer un croisement de ficelles en faisant passer, après l'avoir coupé, le brin supérieur par-dessous le brin inférieur, puis en recollant ce brin coupé).

Mais avant de donner au symptôme sa consistance de quatrième corde, Lacan a commencé par le situer sur l'écriture du nœud R.S.I. mis à plat comme un effet de l'inconscient dans le réel. Par son opacité de jouissance, le symptôme fait bouchon dans le rond de ficelle du réel, dans son trou. Cela permet de situer les voisinages topologiques du symptôme avec le trou de la jouissance phallique et le trou de la jouissance de l'Autre barré. C'est de nouveau l'occasion pour Lacan de critiquer, dans « La troisième <sup>9</sup> », l'interprétation comme déchiffrement, car déchiffrer, donner sens, entretient le chiffrage des Uns de la jouissance phallique. Alors que ce qu'il convient d'obtenir de l'interprétation, c'est au contraire qu'elle sépare, par l'équivoque, le

symptôme à la fois de cette jouissance phallique du chiffrage et du sens qui le déchiffre à *gogo*. Là, on voit bien que le devoir d'interpréter ne porte plus tant sur le dire de la demande et ce qui s'en écrit par le rail de l'objet *a* que sur le dire des jouissances nodales qui voisinent aussi bien avec l'objet *a*, que le nœud coince, qu'avec le symptôme comme fonction de jouissance de l'inconscient. Ce qui est sûr, c'est que Lacan privilégie l'équivoque comme mode d'interprétation seul à même de déjouer le « ça ne cesse pas de s'écrire » du symptôme comme ne cessant pas de faire chiffre.

Nombreuses, on le voit bien, sont les questions que soulèvent les considérations théoriques de Lacan sur l'interprétation, qui ont évolué et varié au fil de son enseignement. Une autre question est de savoir ce qu'il en est dans la pratique, ce que l'expérience permet d'en recueillir, d'apprendre sur l'interprétation, sur ses effets, sa portée. Et où peut-on le mieux évaluer ces effets et cette portée de l'interprétation, quand il y en a, si ce n'est dans l'expérience de la passe, dans les témoignages qui s'en recueillent et dans ce que les cartels de la passe en apprécient ? Ce qui est indéniable, c'est que l'interprétation est une question éminemment éthique : elle met la psychanalyste à l'épreuve de la *praxis* de sa théorie, elle conditionne sa visée et elle en commande l'issue. Gageons que ces journées à Toulouse nous permettront d'avancer sérieusement sur cette question et de prendre un aperçu des diverses modalités de l'interprétation et de ce qui peut se repérer de ses effets dans l'expérience de la psychanalyse aujourd'hui.

*Mots-clés : interprétation, construction, équivoque, apophantique, ex-sistence, topologie.*

---

\*↑ Intervention du 27 novembre 2016 aux Journées nationales EPFCL 2016 à Paris en introduction du thème des Journées EPFCL 2017 à Toulouse « Le devoir d'interpréter ».

1.↑ S. Freud, « Die Handhabung der Traumdeutung in der Psychoanalyse », dans *Œuvres complètes*, tome XI, Paris, PUF, 1998, p. 43-48, ou « Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, (1953) 1977.

2.↑ S. Freud, « Construction dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 269-281.

3.↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.

4.  S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1971, p. 47.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 252.
6.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 315.
7.  J. Lacan, « Psychanalyse didactique ? », décembre 1951, inédit.
8.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 487.
9.  J. Lacan, « La troisième », 1974, inédit.